

1 - Ma vie sauvage, par J.M.G. Le Clézio

Le Nouvel observateur, un article de **Jérôme Garcin**

Dans un récit autobiographique, L'Africain, paru le 11 mars 2003, l'auteur de Désert raconte le choc qu'il a éprouvé en rejoignant, à 8 ans, son père médecin au Nigeria. «L'Obs» en avait alors publié un extrait, présenté par Jérôme Garcin

Né à Nice le 13 avril 1940, Jean-Marie Gustave Le Clézio est notamment l'auteur de Désert (1980), Le Rêve mexicain (1988), et L'Africain (2004)

Ce livre, petit par la taille, grand par l'émotion qu'il procure, on l'attendait depuis longtemps. Depuis *Onitsha* (1991), qui en était la version romancée. Car *L'Africain* est un récit autobiographique, le plus intime qu'il ait jamais écrit. Jean-Marie Gustave Le Clézio [1] a donc attendu d'avoir 64 ans pour retrouver son père lointain, le regarder en face, le coucher sur le papier, et se souvenir du voyage initiatique qui a fait de lui, dès l'enfance, un écrivain.

1948. La France est encore en ruine. On compte les morts, on juge les collabos. C'est la paix, c'est toujours la guerre. Jean-Marie a 8 ans lorsque, avec son frère et sa mère, il tourne le dos à la vieille Europe et à la ville de Nice pour monter à bord d'un cargo mixte de la Holland Africa Line à destination de Port-Harcourt. Il va rejoindre son père, qui est médecin de brousse et qu'il n'a jamais vu. Après avoir tenté en vain, pendant l'Occupation, de revenir sur la Côte d'Azur pour voir les siens et les emmener en Afrique, cet officier de santé de l'armée britannique était resté, seul, au Nigeria pendant tout le conflit.

Le voyage n'en finit pas. Le bateau longe des côtes mystérieuses. Par le hublot, le petit Jean-Marie respire des parfums inédits, un vent brûlant, imagine dans la brume de chaleur une manière de paradis. C'est dans sa cabine, sur deux cahiers d'écolier, qu'il écrit alors deux histoires, ses deux premiers romans, «Un long voyage» et «Oradi noir», dans lesquels il dépeint l'Afrique avant même d'y avoir mis les pieds. Lorsqu'il accoste, un homme le toise, qui porte un pantalon trop large et trop court. Il semble vieux, il est usé, irritable, autoritaire et, sous ses lorgnons, ombrageux. Il avait «dépassé la mesure d'une vie». Cet étranger taciturne, c'est son père.

Après avoir été formé dans les facultés britanniques à traiter les maladies tropicales, ce Mauricien a consacré vingt ans de sa vie à soigner les lépreux et les impaludés, mais aussi à combattre la société coloniale, dont il refuse de faire partie. A Ogoja, dans la province de Cross River, dont il est le seul médecin, il fait tout, «de l'accouchement à l'autopsie». Il photographie aussi, avec un Leica à soufflet, des paysages, des enfants, des danses, des rituels, comme on tient un journal intime. Et il découvre soudain qu'il a deux fils, et qu'ils sont déjà grands. Et cela le rend encore plus dur, exigeant, intraitable.

Mais pour Jean-Marie, qui a passé la guerre enfermé avec sa famille dans deux chambres mansardées, au sixième étage d'un immeuble niçois, l'Afrique ressemble à une libération. C'est là, se souvient-il, qu'il a appris «la magnifique impudeur des corps», la violence des saisons, le bonheur de vivre à sa guise, l'ivresse de courir pieds nus dans la savane, le plaisir de détruire les énormes termitières, le goût de se perdre à jamais dans l'immensité de la plaine et de la forêt. Le rêve de l'enfant sauvage dure deux années.

Au début des années 1950, la famille, cette fois au complet, rentre à Nice. Mais le père, Africain, refuse de devenir un Européen et le médecin itinérant des affamés, un retraité. C'est «un vieil homme dépaycé, exilé de sa vie et de sa passion, un survivant». Maintenant qu'à son tour Le Clézio habite loin de France, au Nouveau-Mexique, où il poursuit et prolonge l'émerveillement d'Ogoja, il regrette de n'avoir pas su l'aimer, le comprendre, de l'avoir craint, aussi. «Il est mort l'année où le sida a fait son apparition. Déjà, il avait perçu l'oubli tactique dans lequel les grandes puissances coloniales laissent le continent qu'elles ont exploité».

L'Africain, récit chuchoté et psalmodié, livre cardinal pour comprendre l'oeuvre de Le Clézio, est écrit dans une langue si simple qu'on dirait les paroles d'une complainte. Elle commencerait, en musique, par «J'ai longtemps rêvé que ma mère était Noire» ...

Jérôme Garcin

2 -

<http://argoul.blog.lemonde.fr/2008/12/07/le-clezio-l%E2%80%99africain/>

Colette Fellous, productrice à France Culture et directrice de collection au Mercure de France, avait sollicité des écrivains pour qu'ils publient leurs « Traits et portraits ». Le prix Renaudot 1963, Prix de l'Académie Française 1981 et désormais Prix Nobel 2008 Jean, Marie Gustave Le Clézio s'est exécuté. Il nous livre un petit peu de lui-même dans ces 7 chapitres illustrés de 15 photos prises par son père.

Car *L'Africain* est son père, Anglais médecin tropical envoyé par l'Empire sur les franges du Nigeria et du Cameroun 22 ans durant. Ce père qu'il n'a connu qu'à l'âge de 8 ans, séparé par toute la guerre et l'Occupation. Ce père sévère qu'il acceptait mal et dont il n'a découvert les qualités humaines et sociales qu'une fois devenu adulte. « Ce qui est définitivement absent de mon enfance : avoir eu un père, avoir grandi auprès de lui dans la douceur du foyer familial. Je sais que cela m'a manqué, sans regret, sans illusion extraordinaire » p.121 Celui qu'il a connu en débarquant à Port Harcourt, en 1948 avec son frère d'un an plus âgé, « était dur, taciturne ». « Il était inflexible, autoritaire, en même temps doux et généreux avec les Africains qui travaillaient pour lui à l'hôpital et dans sa maison de fonction. Il était plein de manies et de rituels que je ne connaissais pas, dont je n'avais pas la moindre idée : les enfants ne devaient jamais parler à table sans en avoir reçu l'autorisation, ils ne devaient pas courir, ni jouer ni paresser au lit. Ils ne pouvaient pas manger en-dehors de

repas, et jamais de sucreries. Ils devaient manger sans poser les mains sur la table, ne pouvaient rien laisser dans leur assiette et devaient faire attention à ne jamais mâcher la bouche ouverte » p.106. On comprend qu'avec un tel père victorien les relations soient d'emblée difficiles pour deux gamins turbulents habitués aux femmes et aux « oncles » âgés.

Heureusement, il y eut l'Afrique, la violence des sensations, des éléments, des appétits, la présence intime des corps, de la végétation, des insectes. « En Afrique, l'impudeur des corps était magnifique. Elle donnait du champ, de la profondeur, elle multipliait les sensations, elle tendait un réseau humain autour de moi » p.13. Violence et liberté, telles furent les leçons de l'Afrique pour les petits Blancs débarqués. « L'Afrique était puissante. Pour l'enfant que j'étais, la violence était générale, indiscutable. Elle donnait de l'enthousiasme. Il est difficile d'en parler aujourd'hui, après tant de catastrophes et d'abandons. Peu d'Européens ont connu ce sentiment » p.21. C'est là « que j'ai vécu les moments de ma vie sauvage, libre, presque dangereuse. Une liberté de mouvements, de pensée et d'émotions que je n'ai plus jamais connus ensuite » p.24 Il racontera cette enfance en se poussant en âge et en imagination (et en éliminant toute trace de son frère...) dans *Onitsha*, un grand roman d'initiation. Il se plaira d'ailleurs à se dire conçu en Afrique, avant que sa mère ne vienne accoucher en Europe.

L'Afrique sauvage et belle, pas celle de la colonisation. Là, il rejoint intellectuellement son père. « C'est cette image que mon père a détestée. Lui qui avait rompu avec [l'île] Maurice et son passé colonial, et se moquait des planteurs et de leurs airs de grandeur, lui qui avait fui le conformisme de la société anglaise, pour laquelle un homme ne valait que par sa carte de visite, lui qui avait parcouru les fleuves sauvages de Guyane, qui avait pansé, recousu, soigné les chercheurs de diamants et les Indiens sous-alimentés ; cet homme ne pouvait pas ne pas vomir le monde colonial et son injustice outrecuidante, ses cocktails parties et ses golfeurs en tenue, sa domesticité, ses maîtresses d'ébène prostituées de quinze ans introduites par la porte de service, et ses épouses officielles pouffant de chaleur et faisant rejaillir leur rancœur sur leurs serviteurs pour une question de gants, de poussière ou de vaisselle cassée » p.68.

L'Afrique sensuelle et brutale est la madeleine proustienne de Le Clézio. Il évoque page 119 comment aujourd'hui, en marchant dans les rues, il lui arrive de ressentir des bouffées d'Afrique sur une odeur de ciment frais ou de terre mouillée, le bruit de l'eau ou des cris d'enfants lointains. Un joli petit livre à lire - mais après *Onitsha*.

3 -

<http://argoul.blog.lemonde.fr/2008/10/22/le-clezio-onitsha/>

Entre un prologue et un épilogue, c'est le roman d'une initiation. Fintan, au curieux prénom irlandais, est un garçon pâle de 12 ans qui s'embarque avec sa mère, en 1948, pour rejoindre un père qu'il n'a jamais connu, au bord du fleuve Niger. Jean-Marie Gustave romance ici ses propres traces, faisant écrire dans un cahier d'écolier son Voyage, sauf qu'il se donne quatre ans de plus. La raison en est qu'il fait coïncider l'initiation à l'Afrique avec la puberté du garçon.

Ce n'est pas par hasard : l'Afrique est violente aux Occidentaux habitués aux vallées étroites et aux terres civilisées depuis des siècles. Onitsha est une petite ville au bord du fleuve, un comptoir colonial qui végète dans une fin d'empire anglais. C'est aussi le lieu où grondent des orages homériques, où la pluie est comme un rideau d'eau qui suffoque et fouette, où le soleil implacable fait bouillir l'eau sur les toits de tôle inadaptés. Peut-on rester « civilisé » dans cette Afrique ? Qu'est-ce d'ailleurs que « la civilisation » quand elle tord les comportements blancs au point de rendre méfiant, orgueilleux et inhibé ? Est-ce la contrainte des habits et des mœurs, l'anglais sans accent et le savoir lire, l'ignorance du passé lointain des Africains ? Est-ce l'exploitation de la nature, le mépris pour le climat et pour les bêtes ? Les Noirs donnent une impression de liberté, telle l'adolescente, sculpturale comme une déesse : « Oya était sans contraintes, elle voyait le monde tel qu'il était, avec le regard lisse des oiseaux, ou des très jeunes enfants. » p.152 Fintan, le gamin, est au carrefour de la puberté. Il quitte vite la voie parentale, la bienséance du salon du District Officer et ses chaussures de cuir pour courir pieds nus, écorché, la chemise et le short déchirés par les épines, avec les jeunes Noirs. Il n'est définitivement pas conforme, pas « politiquement correct ». On le lui fait sentir, ainsi qu'à sa mère et à son père, rêveurs partagés, donc inadaptés au monde réaliste et technique de la civilisation occidentale.



Pour Maou, petit nom de fils pour Maria-Luisa (son mari l'appelle Marilou), l'Afrique est la fin des préjugés de classe, l'amour auprès d'un mari sans le sou. Pour Geoffroy le père, exilé de par la seconde guerre mondiale et rêveur d'une transhumance ultime de la reine Méroë depuis l'Égypte antique vers le fleuve Niger, l'Afrique est l'ailleurs. Pour Fintan le gamin, c'est une découverte et une initiation. Il ne juge pas, il prend. Il vit le présent, dévore des yeux, de la peau, de tous les sens. Pieds nus en permanence, torse nu le soir, en seul caleçon sous la pluie drue, il est à corps perdu en Afrique. La danse, le tambour, la peau, le sexe envoûtent. Il regarde les filles se laver nues au bord du fleuve, il constate son copain circoncis bander à son côté, il observe sans rien dire deux presque dieux, Oya et Okawha, faire l'amour dans la cale rouillée d'une épave au milieu du fleuve, il assiste à la naissance du bébé à même le sol. Il goûte les fruits, il se baigne, il court dans la chaleur. Il est tout entier à ce qui survient. « Visage brûlé, cheveux emmêlés », coiffure au bol qui fait casque, « l'air d'un Indien d'Amérique » p.153, le gamin devient un vrai sauvage. Il n'est plus renfermé et fragile, comme la guerre et la civilisation l'avait fait ; « son visage et son corps s'étaient endurcis (...) le passage à l'âge adulte avait commencé. »

Mais, éternel nomade, l'auteur sait bien que partout hors du chez lui historique, son peuple blanc est un intrus. C'est l'impossible métissage, nul ne fait que passer (comme son père ou lui) ou sombrer (comme Sabine Rodes, vieil Anglais africanisé, symbolisé par une épave de bateau, balayée par le flot de la vie). Renvoyé, malade, son père doit rentrer en Europe ; Fintan est exilé en pension en Angleterre (comme l'auteur) pour y apprendre « sa » civilisation. « Au collège, les garçons étaient à la fois plus puérils, et ils savaient beaucoup, ils étaient pleins de ruses et de méfiance, ils semblaient plus vieux que leur âge » p.234. Tout pour l'esprit, rien pour le corps, telle est la différence – caricaturale – de civilisation : l'une, abstraite, qui exploite la nature ; l'autre, sensuelle et affective, qui s'y confond. Cet écart justifie « l'enfermement des maisons coloniales, de leurs palissades, où les Blancs se cachaient pour ne pas entendre le monde » p.187 D'où l'impossibilité de l'empire, le rejet de toute greffe, le grand naufrage colonial des années 60.

« On appartient à la terre sur laquelle on a été conçu » p.242 Peut-être sa petite sœur inventée, Marima, aura-t-elle quelque chose de ce Biafra où elle fut en germe ? Pas Fintan qui ne peut, vingt ans plus tard, que se sentir coupable d'être parti, en lisant dans les journaux le drame du Biafra sur fond de pétrole. Le remord du civilisé, c'est l'humanitaire ; il a été inventé là, en 1971, dans les ruines d'Onitsha. Cet épilogue, décalé par rapport au reste, paraît comme un rajout bien-pensant au livre. Est-il vraiment utile ? Il fait retomber l'envoûtement dans la géopolitique et les bons sentiments – c'est dommage. Mais l'auteur, exilé d'origine, balance sans cesse entre ses découvertes magiques et son besoin éperdu d'appartenir à un courant qui l'aime, à se mettre dans la doxa « correcte ». N'est pas Rimbaud qui veut...

Brassant le spleen d'une époque de transition, d'une enfance déracinée et chaotique, rencontrant le politiquement correct de notre époque, Jean-Marie Gustave Le Clézio donne, 17 ans avant son Nobel, un roman plein de chair où la vie se mord à pleines dents. Ce qu'il faut sans doute à notre époque fatiguée, repentante et rêvant de se placer hors du monde...

4 -

<http://www.magazine-litteraire.com/content/Homepage/article?id=6478>

J.M.G. Le Clézio : « Mon père l'Africain »

J'ai l'impression que je n'aurai jamais fait qu'un seul voyage dans ma vie : celui-là », m'a confié un jour J.M.G. Le Clézio. De quel voyage s'agit-il ? De celui qu'il effectua en 1948, à l'âge de huit ans, et qui le mena, après une traversée de plusieurs mois, sur les côtes du Nigeria. Avec *L'Africain*, livre écrit en deux mois, mais qui se nourrit de toute une vie, il revient une nouvelle fois sur ce périple fondateur. Parti retrouver son père, il découvre l'Afrique.

A Ogoja, ville située au centre d'un territoire qu'on appela un temps le Biafra, le petit blanc de Nice est confronté à des orages tels qu'il n'en avait jamais rêvé, à des vents si puissants qu'ils plient des arbres gigantesques, à une violence secrète : celle « des sensations, des appétits, des saisons ». Dans cette Afrique de l'Ouest isolée de tout, il découvre l'impudeur magnifique des corps, des bruits et des parfums jusqu'alors inconnus, une liberté aussi folle qu'excessive. « L'arrivée en Afrique a été pour moi l'entrée dans l'antichambre du monde adulte », écrit-il, et encore : « C'est à l'Afrique que je veux revenir sans cesse, à ma mémoire d'enfant. A la source de mes sentiments et de mes déterminations ». En un mot, conclut-il : « Désormais, pour moi, il y aurait avant et après l'Afrique. »

A ce premier choc, s'ajoute un second : la découverte d'un père qu'il n'a jamais vu. L'arrivée se fait à Port Harcourt sous une pluie battante. La première chose qui le frappe, chez cet homme en imperméable, c'est « son lorgnon, dont les verres brillent sous la pluie, et qui parle avec un fort accent créole ». Le jeune garçon le voit tout de suite comme quelqu'un d'étrange, de « possiblement dangereux », et dont l'autorité « pose immédiatement problème ».

L'homme a souffert. Après l'expulsion de sa famille de la maison natale, il a dû quitter Maurice à l'âge de 30 ans, en 1919. Dès lors, il n'a plus jamais été comme les autres, « il n'avait plus de patrie, plus de maison ». Après deux années passées en Guyane anglaise, entre 1926 et 1928, comme médecin itinérant sur les fleuves, il officie désormais en Afrique, reconnaissant qu'il y fait tout, « de l'accouchement à l'autopsie ». A presque soixante ans, c'est un homme usé, vieilli prématurément, irritable, coupé du monde, désabusé, à jamais exilé de Maurice, le pays inaccessible... et qui parfois prend, avec son Leica à soufflet, des photos en noir et blanc de ce qu'il veut garder de son séjour. Une partie de ce journal, aussi intime qu'émouvant, est d'ailleurs reproduite dans ce livre.

L'image du père traverse toute l'oeuvre de J.M.G. Le Clézio, *d'Onitsha* au *Chercheur d'or*, en passant par *Révolutions* ou *La Ronde et autres faits divers*, comme si, redoublant la quête qu'il avait lui-même entreprise, en partant en 1968 au pays des Indiens pour y retrouver les sensations vécues par son père lors de son séjour en Guyane, il tentait, par l'écriture, cette approche impossible, cette reconnaissance toujours différée. En 1948, l'enfant ne rencontre pas son père. Il ne peut le comprendre. Il est trop différent de ceux qui constituent son cercle intime, sa famille proche. En somme, c'est un étranger, « et même plus que cela, reconnaît-il, presque un ennemi ».

Malgré toute cette souffrance, Ogoja reste pour le romancier comme un trésor secret, comme un passé lumineux qu'il ne veut pas perdre, et ce livre déchirant est celui des retrouvailles avec le père. Tous deux, le père et le fils, ont aimé l'Afrique parce qu'elle rappelle Maurice : même terre rouge, même vent venu de la mer, mêmes visages, mêmes rires, même insouciance. Hemingway est parti retrouver à Cuba les impressions de son enfance, les promenades avec son père sur les bords du lac Michigan. Ogoja est à Le Clézio ce que San Francisco de Paula est à Hemingway : l'enfance à jamais retrouvée, une machine à remonter le temps des erreurs et des trahisons qui ont contraint à l'exil. Avec *L'Africain*, Le Clézio écrit un grand livre des regrets - « Quelque chose m'a été donné, quelque chose m'a été repris. Ce qui est définitivement absent de mon enfance : avoir eu un père, avoir grandi auprès de lui dans la douceur du foyer familial ». *L'Africain* nous livre aussi le secret majeur d'une oeuvre. En reconnaissant enfin ce père mauricien venu de Londres, J.M.G. Le Clézio boucle la boucle : l'Africain n'est autre que lui-même.

Gérard de Cortanze

5 - Extraits de l'entretien : **Le Clézio-Maalouf: un air de famille** par **Marianne Payot**

<http://livres.lexpress.fr/entretien.asp?idC=8178/idR=5/idTC=4/idG=0>

Amin Maalouf, pourquoi avoir attendu si longtemps avant d'écrire sur vos origines?

(...)

Et vous, Jean-Marie, est-ce cette même pudeur qui vous empêche de citer le prénom de votre père et celui de votre mère?

JMG L. C. Oui, sûrement: c'est trop proche; je suis encore dans l'onde de choc de l'histoire de mes parents. Moi aussi, j'ai commencé en parlant de mes grands-pères, dont j'ai interverti les prénoms dans mes romans. Je n'aurais pas pu publier *L'Africain* du vivant de mon père: il l'aurait réprouvé. Cela aurait été trop explicite, les louanges excessives; il aurait trouvé qu'il n'y avait pas lieu de faire cela. Publier quelques-unes de ses photos dans ce livre est d'ailleurs une façon de me dédouaner, de le rendre complice.

(...)

JMG L. C. Mon père, qui a émigré pour des raisons économiques, mais aussi pour échapper à un milieu très étroit, a, de la même manière, épousé sa cousine germaine. Justement parce qu'il ne s'est jamais adapté à l'Europe. Il était rebelle à toute forme d'autorité et avait le goût de l'aventure; il a passé la plus grande partie de sa vie en Afrique. Alors, qui peut-on épouser lorsqu'on est, dans les années 1930, dans une situation d'émigration totale?

Mais qu'est-ce qui l'a poussé, lui, le médecin des colonies britanniques, à aller vivre ainsi, vingt ans durant, au fin fond de l'Afrique, dans les conditions les plus sommaires?

JMG L. C. C'est un mystère que je n'ai pas percé. J'ai beau avoir écrit un livre sur le sujet, je ne sais toujours pas pourquoi il a choisi cette vie extrême. Je pense qu'il devait être amoureux de l'Afrique. C'était un homme généreux et optimiste, en fin de compte. Il devait croire au progrès, à l'entente universelle. Il était profondément chrétien, et cela a dû jouer. Les guerres ont été pour lui des points de rupture totale: d'une part, en l'empêchant de venir nous rejoindre à Nice, la Seconde Guerre mondiale a transformé son Afrique en prison; d'autre part, elle augurait de la fin de l'apport technologique positif de l'Occident; il sentait que les indépendances ne portaient pas très bien. Et puis, il y a eu l'horreur de la guerre du Biafra, le premier génocide africain. Il en a souffert dans sa chair: il s'agissait de gens qu'il avait soignés, à qui il avait parlé.

Mais votre père n'a jamais eu l'attitude du parfait colonial...

JMG L. C. Non, en effet. Je m'enorgueillis peut-être à tort, mais la plupart des membres de ma famille, qui étaient juges ou médecins, n'ont participé à aucun mauvais traitement, que ce soit à Maurice, où l'on a pratiqué le trafic d'esclaves, le travail forcé dans les plantations, ou en Afrique. Mais je me souviens, à l'âge un peu difficile où l'on conteste l'autorité de ses parents, avoir dit à mon père qu'il avait un rôle colonial. Il avait très mal pris la réflexion, inutile de le préciser. Cependant, je reste persuadé qu'il pensait, lui aussi, que le rôle de médecin était un peu ambigu, ainsi que l'a très bien décrit Franz Fanon. Les district officers utilisaient le pouvoir médical comme moyen de renseignement et de contrôle, ce dont mon père s'est toujours méfié. Cette période coloniale a été interprétée de façon caricaturale par les Européens comme par les pays nouvellement indépendants. Les Européens n'ont pas reconnu le droit des pays à disposer d'eux-mêmes et les Etats colonisés, les bienfaits de la colonisation. Mon père a vécu tout cela de façon assez dramatique: il s'est senti désavoué. En même temps, il ne pouvait pas adhérer aux raisonnements du type: «On a bien fait de s'en aller, car on ne peut rien faire avec ces pays.» C'est cette injustice, cette incompréhension, que j'ai voulu en quelque sorte réparer.

«Etranger», ce mot revient maintes fois, Jean-Marie, dans votre récit. Pour l'avoir peu connu à l'âge de l'enfance, votre père vous est étranger. Et vous-même vous vous sentiez étranger par rapport à votre entourage, à Nice...

JMG L. C. C'est un peu une malédiction, liée à la vie itinérante de mon père et au fait que nous n'étions pas vraiment français. Quand on est du Poitou, cela a un sens, mais nous, nous étions une excroissance. J'avais la nationalité française par ma mère et britannique par mon père; je me sentais double. On me le rappelait certainement, surtout à l'adolescence, à mon retour d'Afrique, où j'avais pris des habitudes qui n'étaient pas celles du sud de la France. Tout cela m'a donné un sentiment d'étrangeté que j'aurais bien aimé supprimer. J'avais un besoin identitaire fort. C'est peut-être cela qui m'a poussé à regarder mes origines. En revanche, j'étais très à l'aise dans la langue française, je n'ai jamais été bilingue.

(...) Et vous, Jean-Marie, vous êtes retourné au Cameroun et au Nigeria pour parler de votre père?

JMG L. C. Non, je n'y suis jamais retourné. Ce sont là des souvenirs, nourris de ce que ma mère me racontait, une ambiance, un peu comme celle d'un rêve. En fait, l'Afrique n'existe plus pour moi depuis le Biafra. Il y a eu 1 million de morts, tout de même. Pourtant, je suis allé, une fois, à l'ambassade du Nigeria avec dans la tête l'idée d'obtenir des renseignements. Je me suis assis. J'ai attendu trois heures et je suis parti. En revanche, je retourne souvent à Maurice. Maurice, c'est mon Liban. C'est le pays où je retrouve les traces de mes ancêtres, de ma famille. Et c'est le seul. Car je n'ai aucune parenté en France, en dehors de mes enfants.

En menant ce travail sur vos origines, vous avez appris à vous connaître?

JMG L. C. Je ne me connais pas mieux, et ce n'était pas ma motivation. Je n'ai jamais publié, comme Amin, des écrits politiques, mais, sans avoir la prétention de vouloir changer ce qui existe, je désire, lorsque je le peux, en donner l'interprétation la plus juste. Car c'est une chose de parler de la guerre et c'en est une autre que d'avoir été dans une guerre. Aussi, ayant été dans un pays colonial au moment de l'âge de raison, j'ai perçu des choses fortement. J'ai été frappé par le regard de mon père, ainsi que par ces rituels, cette lumière, ces couleurs de l'Afrique qu'il avait introduites chez lui, dans son appartement de Nice. Cela forme un tout cohérent. Donc je peux écrire là-dessus, ce que je ne peux pas faire, par exemple, sur le village du Mexique où j'ai vécu douze ans. Douze ans, ce n'est pas assez. Et puis, je devais ce livre à l'homme que j'ai si mal traité. Pour finir, je dirai que mon père avait une idée assez libanaise du monde. Il a passé l'essentiel de son temps à se demander où aller vivre. Trinidad? Durban? Malte? Bahamas? Il avait peut-être trop de choix et, du coup, nous sommes restés à Nice. D'ailleurs, il y a aussi des Libanais qui se sont retirés à Nice.

6 - Le grand blond aux semelles de vent par Michel Grisolia

Lire, avril 2004

Le Clézio revient sur un voyage initiatique auprès de son père au Nigeria.

On l'imaginera toujours comme un Robinson aux yeux clairs, naufragé de la civilisation moderne du bruit, des loisirs et de la haine. Voilà plus de quarante ans que le grand blond aux semelles de vent, de sable, de soleil et de mer dénonce les technologies déshumanisantes, l'indifférence, le racisme, la pollution. Mêlant le divin et le matériel, Le Clézio, romancier de l'espace-temps, s'est fait sismographe du monde, Terra Amata du Mexique, de l'île Maurice, du sud de la France, de l'Asie. On a parlé de métaphysique-fiction. Il s'agit de regard. D'attention aux autres, dans leur dénuement, leur désolation. D'où lui vient cette acuité de l'œil, cette justesse du trait presque effrayante sous l'innocence contemplative?

Colette Fellous, inaugurant magistralement avec lui sa collection «Traits et portraits», lui permet d'en fournir quelques clés. La principale, c'est l'Afrique. On s'en doutait depuis *Onitsha*, en voici la preuve bouleversante dans son urgence, son absence d'appât, sa sensualité fervente. L'Afrique n'a jamais qu'un visage pour Le Clézio, celui de son père, médecin de brousse ombrageux et solitaire qui a fui la société britannique, son berceau, pour des ailleurs lointains. J.M.G. Le Clézio grandit à Nice, loin de lui, donc. L'enfant a huit ans lorsqu'il rejoint au Nigeria l'auteur de ses jours, sosie de James Joyce, brisé par l'asthme, la malaria, le labeur. Pour Le Clézio, c'est le choc. La coutume d'un étranger en fin de vie professionnelle, mais aussi des corps, des odeurs, d'une végétation, de rencontres, d'une liberté jusqu'alors inconnus. «D'une violence non pas physique mais sourde, cachée comme une maladie, qui donnait de l'enthousiasme.» Son père, l'«Africain», rêvait d'un monde encore sauvage et mystérieux: ce rêve, il l'a légué à son fils, lui inspirant une large part de son œuvre, où cette confidence africaine occupe désormais le premier rang. On y voit Le Clézio gamin découvrant la douleur, la vieillesse et la mort, l'autorité, la peur, les autres. Des photos en noir et blanc, prises au Leica à soufflet par le Dr Le Clézio, rythment ce très beau petit livre, remontée du fleuve mémoire d'un fils vers son père, au mouvement conradien. Avec *L'Africain*, brûlure de lumière, Le Clézio signe son *Au cœur des ténèbres*.

Au cœur des ténèbres est une longue nouvelle de Joseph Conrad, parue en feuilleton dans une revue[1] en 1899, puis au sein d'un recueil de trois récits, *Youth* (jeunesse), en 1902.

Elle relate le voyage d'un jeune officier de marine marchande britannique qui remonte le cours d'un fleuve au cœur de l'Afrique noire. Embauché par une compagnie belge, il doit rétablir des liens commerciaux avec le directeur d'un comptoir au cœur de la jungle, Kurtz, très efficace collecteur d'ivoire, mais dont on est sans nouvelles. Le périple se présente comme un lent éloignement de la civilisation et de l'humanité vers les aspects les plus sauvages et les plus primitifs de l'homme, à travers la découverte progressive de la fascinante et très sombre personnalité de Kurtz.